

X.

DE QÇABI ECH CHEURFA A LALLA MARNIA.

1°. - DE QÇABI ECH CHEURFA A OUT AT OULAD EL HADJ.

8 mai.

Départ de Qâçba el Makhzen à 6 heures du matin. La Mlouïa, au pied de la qaçba, a 20 mètres de large, des berges rocheuses et escarpées de 3 ou 4 mètres, une eau jaune et profonde. Point de gué en ce lieu: je traverse le fleuve un peu plus bas. Il a 25 mètres de large, 1,20 m de profondeur, un courant assez rapide; le lit est moitié sable, moitié galets. Après l'avoir franchi, je quitte la tranchée dans laquelle il coule et qui continue à être remplie de cultures; elle est bordée à gauche par un talus mi sable, mi roche; je le gravis: en atteignant la crête, je me trouve dans une longue plaine bornée au sud par la Mlouïa, au nord par les premières pentes du Moyen Atlas. Elle a 3 à 6 kilomètres de large, suivant les endroits: un coude brusque du fleuve la limite près d'ici, à l'ouest; à l'est, elle s'étend jusqu'aux deux tiers de la distance entre El Qçâbi et Misour: là, elle se heurte à un massif de hautes collines rocheuses au pied duquel elle finit. C'est une plaine ondulée, coupée de nombreuses ravines; le sol y est moitié sable, moitié gravier, la plupart du temps sans végétation. Elle est de couleur rouge, comme les massifs nus qui la bordent au nord. Je m'engage dans cette plaine, où je marche jusqu'à 8 heures: je redescends alors et traverse la Mlouïa: elle coule dans son excavation encore remplie de cultures et de qçars; c'est toujours le district de Qçâbi ech Cheurfa. Le fleuve a la même profondeur, les mêmes eaux chargées de terre qu'au gué précédent; la largeur en est de 30 mètres. Sitôt parvenu sur sa rive droite, je monte le talus qui borde l'encaissement de ce côté et je me retrouve en plaine.

Près du point où je viens de passer la Mlouïa, s'élève sur ses bords le village d'Aït Blal. Je suis parti de Qçâbi ech Cheurfa avec trois zetats, deux Chellaha d'Aït Blal et un Arabe des Oulad Khaoua. Les deux Chellaha se séparent ici de moi, disant qu'ils vont chercher dans leurs maisons du pain pour la route et me rejoindront plus loin: dans la suite, j'aurai beau m'arrêter plusieurs fois, je ne les verrai pas; ils m'ont trompé: j'avais eu le tort, sur les instances des Juifs d'El Qçâbi, de les payer d'avance; n'ayant plus rien à gagner, ils m'ont abandonné. Je continuerai dans le désert sans autre escorte que mon Arabe: c'est un joli jeune homme d'une quinzaine d'années; il m'accompagnera fidèlement, mais, en cas de mauvaise rencontre, c'eut été une faible protection: son fusil n'était pas en état de servir. Je n'aperçus personne jusqu'à l'arrivée dans son village.

La plaine où je m'engage est immense: c'est un désert blanc, s'étendant au nord jusqu'à la Mlouïa, au sud jusqu'au Grand Atlas, à l'est jusqu'au Rekkam, à l'ouest aussi loin que la vue peut porter. La surface en est ondulée; le sol en est dur, tantôt sablonneux, tantôt pierreux; il est couvert presque en entier de geddin. Le Grand Atlas est une longue chaîne brune à crête uniforme, qui fuit vers l'orient et s'abaisse de plus en plus; à l'est du Djebel El Aïachi, plus de

trace de neige sur ses cimes. Le Rekkam est très éloigné; le faîte en paraît à peine: c'est d'ici une ligne jaune clair qui borde l'horizon. Je le verrai demain plus distinctement: il se compose d'une série de hauteurs sablonneuses, très basses, bordant à l'est la vallée de la Mlouïa, entre le Grand Atlas et les monts Debdou.

Vers 2 heures, l'horizon, jusqu'alors fermé vers le nord par les massifs s'élevant en face d'El Qçâbi, s'ouvre tout à coup: les montagnes cessent d'arrêter la vue et toute la vallée de la Mlouïa apparaît : c'est une immense plaine blanche, unie et nue, bordée à droite par la ligne claire, à peine visible, du Rekkam, à gauche par le Moyen Atlas, haute chaîne noire couronnée de neige, se dressant à pic, comme une muraille, au-dessus de sa surface. La vallée s'allonge à perte de vue vers le nord, où elle forme l'horizon. La largeur en est extrême; près d'ici, elle a plus de 30 kilomètres.



Vallée de la Mlouïa, Misour. Moyen Atlas et Rekkam.
(Les parties ombrées des montagnes sont couvertes de neige.) (Vue prise du chemin d'El Bridja à Misour.)
Croquis de l'auteur.

À sa surface apparaît une ligne verte : Misour, où j'arriverai ce soir; on dirait le Todra ou le Reris : dans cette vaste plaine de la Mlouïa, plaine plus nue et plus déserte qu'aucune portion du Sahara Marocain, les rares groupes d'habitations qui s'élèvent hors de la tranchée du fleuve ont de tout point l'aspect des oasis du sud: même isolement au fond du désert; même richesse de végétation; même fraîcheur délicieuse au milieu de la plaine aride: il ne manque que les dattiers.

A 4 heures, je me retrouve au bord de la Mlouïa: elle est dans l'encaissement où elle coulait plus haut: de Qçâbi ech Cheurfa jusqu'au delà d'Oufat Oulad el Hadj il en sera de même. Ici, le fond de l'excavation, toujours sablonneux, est garni de cultures: elles appartiennent aux Oulad Khaoua et dépendent du hameau d'El Bridja, résidence de mon zetat. Je traverse le fleuve, que bordent de grands tamarix, et je gagne le village. J'y laisse mon jeune compagnon: son père monte à cheval et m'accompagne pendant le reste du trajet. D'El Bridja à Misour, on chemine dans la vallée de la Mlouïa que j'apercevais tout à l'heure: c'est une plaine unie comme une glace, sans une ride. Le sol est dur, il est formé moitié de sable, moitié de gravier. La plupart du temps, point de végétation ; parfois un maigre buisson de jujubier sauvage. Devant moi, la plaine de la Mlouïa s'étend à l'infini: à droite, s'allonge dans le lointain la ligne claire du Rekkam; à gauche, se dressent au-dessus de ma tête les hauts massifs sombres que domine le Djebel Oulad Ali. À 6 heures et demie, j'entre dans les jardins de Misour. Marchant par des sentiers tortueux entourés de haies ou de murs de pisé, au milieu d'une multitude d'oliviers, de figuiers, de pommiers, d'arbres de toute sorte ombrageant des cultures, je parviens à 7 heures au qçar de Bou Kenzt, où mon zetat me confie à un marabout de ses amis. J'y passerai la nuit. Je n'ai rencontré personne sur la route, excepté aux lieux habités où j'ai passé, Qçâbi ech Cheurfa et El Bridja. La dernière fois que je l'ai traversée, la Mlouïa avait 35 mètres de large, 1,20 m de profondeur, un courant assez rapide ; toujours même eau, jaune, mais de goût agréable. Hors le fleuve, je n'ai franchi que deux cours d'eau de quelque importance: l'Ouad Ouizert (8 mètres de large; 30 à 40 centimètres de

profondeur; eau claire et verte; courant rapide), et une rivière qui se jette dans la Mlouïa immédiatement au-dessous d'El Bridja (lit de sable, à sec, de 100 mètres de large; deux canaux pleins d'eau coulent sur ses rives).

Misour est un îlot de verdure situé au confluent de l'Ouad Souf ech Cherg et de la Mlouïa ; la plus grande partie de cette sorte d'oasis se trouve sur la rive droite de l'Ouad Souf ech Cherg. Les arbres fruitiers forment un massif compact ombrageant des cultures et entourant une dizaine de qçars ; c'est une forêt d'oliviers produisant une huile excellente, de pommiers dont on exporte les fruits jusqu'à Fâs, de grenadiers, de figuiers: ces beaux arbres donnent à ce lieu l'aspect le plus riant. Les jardins sont arrosés de nombreux canaux, saignées faites à l'Ouad Souf ech Cherg, dont les eaux, au-dessous des cultures, ont encore une largeur de 20 mètres et 50 centimètres de profondeur; elles sont limpides et courantes et descendent sur un lit de gravier sans berges de 60 mètres de large. Les constructions de Misour sont en pisé; elles sont simples: ni tirremts, ni tours, ni ornements.

Le costume demeure le même, sauf la coiffure: le cordon de soie disparaît, et je vois commencer l'usage algérien de la corde de poil de chameau maintenant le haïk sur la tête au-dessus du turban blanc. L'armement subit, dès Qçâbi ech Cheurfa, des modifications importantes : à partir de là, plus de sac à poudre de filali, ni de poignard recourbé. Le premier se remplace par la poire de bois dont on se sert à Fâs et à Taza, le second par un poignard droit assez long, qu'on voit aussi du côté de Fâs. On porte donc: un fusil, d'ordinaire court (nombreux fusils à deux coups, à capsule, d'origine française ; nombreux mousquetons européens, à pierre), un poignard droit, une poire à poudre, souvent un sabre et un pistolet: on voit beaucoup de ceux-ci à capsule.

En entrant à Misour, j'ai quitté le blad el makhzen. Les Oulad Khaoua, sur les terres desquels j'ai marché la majeure partie de la journée, sont soumis au sultan: c'est une soumission peu effective, bornée à la remise d'un léger impôt entre les mains du qaïd d'El Qçâbi ; du reste, la tribu se gouverne à sa guise. On ne peut circuler sur son territoire qu'avec un zetât, bien qu'il soit compté blad el makhzen. Il finit à Misour : ce district est indépendant: au delà, j'entrerai sur les terres de la grande tribu des Oulad el Hadj qui l'est aussi. Je ne sortirai du blad es siba qu'aux abords de Debdou. La population de Misour est composée, partie de marabouts, partie d'Arabes. Chaque qçar y est libre, sans lien avec ses voisins. Misour ne reconnaît point l'autorité du sultan: quelques marabouts du district vont, chaque année en pèlerinage à Fâs lui rendre hommage, ils lui apportent des présents, en reçoivent en échange de plus considérables et reviennent: c'est une démarche privée.

Un changement important s'est opéré depuis que j'ai quitté Qçâbi ech Cheurfa : il concerne le langage. Dans le bassin du Ziz, chez les Aït ou Afella, la langue universelle était le tamazirt. A El Qçâbi, les uns parlent le tamazirt, les autres l'arabe; les deux idiomes sont en usage. Depuis mon entrée chez les Oulad Khaoua, on ne parle que l'arabe. Cette langue est seule employée à Misour et sur le territoire des Oulad el Hadj. Les Oulad Khaoua sont une fraction de cette dernière tribu, mais ils en sont séparés politiquement, comme les Aït ou Afella des Aït Izdeg.

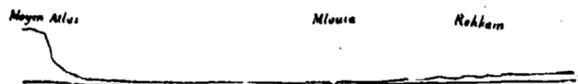
9 mai.

Je me suis entendu hier soir avec le marabout mon hôte pour qu'il me serve de zetât jusqu'à Outat Oulad el Hadj. Je pars avec lui à 6 heures du matin. Au départ, une petite caravane avec laquelle nous ferons route se joint à nous. Elle se compose de six hommes armés et de quatre femmes: ces dernières sont des cherifas montées à âne ou à mulet.

Le chemin d'aujourd'hui se fera dans la plaine où je suis entré hier. Elle demeure très large, bien qu'elle se resserre à mesure qu'on avance vers le nord; elle ne cesse pas d'être déserte; aucun lieu habité ne s'y distingue: il en existe plusieurs au fond de la tranchée où coule la Mlouïa; rares, et espacés à grands intervalles, ils n'apparaissent pas à la surface de la plaine et restent cachés entre les talus qui bordent le fleuve. De Misour à El Outat, aucune trace de culture ni de vie ne s'aperçoit dans cette vaste vallée, région la plus nue et la plus déserte qu'on puisse voir. Le sol est sablonneux et dur et prend parfois l'apparence de vase desséchée; en certains endroits il est parsemé de gravier. La végétation se réduit à quelques touffes de thym et à de rares buissons de jujubier sauvage; en un seul point, au quart du chemin entre Touggour et El Outat, je rencontre de la verdure, genêts blancs, jujubiers sauvages, et çà et là des betoums; cela dure peu : au bout de 2 kilomètres, la plaine devient aussi nue qu'avant. Jusqu'à l'arrivée, les flancs de la vallée restent ce qu'ils étaient hier, haute muraille sombre couronnée de neige à gauche, mince ligne jaune presque imperceptible à droite. A mi-côte de l'une et de l'autre, apparaissent de loin en loin des taches vertes, groupes de qçars et de jardins échelonnés sur leurs pentes. Outat Oulad el Hadj a le même aspect que Misour : comme lui, c'est une ligne verte qui barre une partie de la plaine. Tels paraissent de loin le Todra, le Reris, toutes les oasis que j'ai vues. De même qu'à Misour, il ne manque que les dattiers pour que la ressemblance soit complète. Je m'arrête à 5 heures du soir au mellah d'El Outat.

Je n'ai rencontré personne sur ma route. Je n'ai pas traversé de cours d'eau important depuis l'Ouad Souf ech Cherg. L'eau manque dans la plaine. J'ai passé près de plusieurs sources et vu un grand nombre de ruisseaux dont les lits, de roche blanche ou de galets, la plupart à fleur du sol, contiennent des flaques d'eau.

Je suis descendu un instant dans la tranchée de la Mlouïa ; le sol y était moitié sable, moitié gravier; elle était déserte et remplie de grands tamarix à l'ombre desquels poussait du gazon: à un moment il s'est fait une clairière dans cette forêt; le fond s'y est garni de cultures au



milieu desquelles se dressaient des tentes, de pauvres maisons et des huttes, groupées autour d'une qoubba : c'était le village de Touggour. Aujourd'hui j'ai pu distinguer la forme du Rekkam, quoiqu'il fût encore loin. Ce n'est point une chaîne, mais une rampe douce

s'élevant par degrés imperceptibles et conduisant à un plateau qui la couronne: on dirait une série de crêtes à peine accentuées, se succédant par étages, séparées par des plateaux s'échelonnant les uns derrière les autres. La crête est fort peu élevée au-dessus du pied, bien qu'elle en paraisse éloignée. L'ensemble est jaune clair, sans arbres, et paraît sablonneux.

10 et 11 mai.

Séjour à Outat Oulad el Hadj. Ce nom désigne un vaste îlot de verdure isolé au milieu de la plaine, au confluent de la Mlouïa et de l'Ouad Chegg el Ard; il est en entier sur les bords de cette dernière rivière et en majeure partie sur sa rive droite. Tout ce qui a été dit de l'aspect de Misour lui est applicable: même multitude d'arbres fruitiers, même prospérité, même air riant; mais El Outat est plus grand: au milieu de ces superbes vergers ne sont pas disséminés moins de 31 qçars; ils appartiennent aux Oulad el Hadj; il existe dans le nombre plusieurs zaouïas.

Les Oulad el Hadj sont une grande tribu indépendante; ils se disent d'origine arabe: ayant

à la fois des qçars et des tentes, ils sont moitié sédentaires, moitié nomades. Ils habitent les deux rives de la Mlouïa et la plaine au milieu de laquelle coule ce fleuve depuis Qçâbi ech Cheurfâ jusqu'au qçar d'Oulad Hamid, et s'étendent sur le massif du Rekkam et sur une partie des monts Debdou; les qçars chellaha du flanc gauche de la Mlouïa leur sont alliés ou liés par des debihas. Une de leurs fractions, celle des Oulad Khaoua, est séparée du reste de la tribu; depuis longtemps elle en est détachée et compte politiquement avec les Aït Izdeg; il y a quelques années, elle s'est rangée sous l'autorité du qaïd d'El Qçâbi.

Jusqu'en 1882, les Oulad El Hadj en totalité reconnaissent de nom le sultan. Ils avaient un qaïd, élu parmi eux, et reconnu par lui. Ce qaïd étant allé, il y a 5 ans, à Fâs, y fut accusé par un de ses cousins auprès de Moulei El Hasen et mis en prison avec un autre personnage distingué de la tribu. Le dénonciateur revint et prit le titre de qaïd ; il fut agréé par le sultan. Il était de la fraction des Oulad Abd el Kerim; en 1882, il fut tué par des Touaï. Depuis lors, la tribu est sans chef et ne reconnaît plus M. El Hasen; chaque fraction se gouverne à sa guise. Sauf trois, celles des Beni Riis, des Ahel Rechida et des Oulad Admer, qui sont soumises au qaïd de Tâza, toutes sont non seulement indépendantes, mais en hostilité ouverte avec le gouvernement: aussi, à l'exception des Beni Riis et des gens de Rechida et d'Admer, aucun individu des Oulad el Hadj ne peut circuler en blad el makhzen.

2°. - D'OUTAT OULAD EL HADJ A DEBDOU.

12 mai.

Je me suis arrangé hier avec les zetats qui me conduiront d'ici à Debdou : ce sont trois Oulad el Hadj, de la subdivision des Hamouziin. Ils seront payés au retour, par Iosef el Asri, Juif d'El Outat; j'ai remis la somme convenue entre ses mains, en présence des trois zetats : il la leur donnera en échange d'une lettre de son fils, jeune homme qui fait ses études à Debdou, attestant que je suis arrivé sain et sauf dans cette localité.

Mon escorte vient me prendre aujourd'hui à 4 heures du matin; au moment du départ, trois Juifs pauvres se joignent à nous. Notre petite caravane traverse l'Ouad Chegg el Ard au pied du mellah, puis s'engage au milieu de plantations d'oliviers; bientôt des champs, partie cultivés, partie en friche, leur succèdent. A 4 heures 25 minutes, je traverse le dernier des canaux qui les arrosent et me voici de nouveau dans le désert. C'est toujours la plaine unie et nue, au sol de sable dur semé de gravier, sans autre végétation que, de loin en loin, un peu de thym ou de jujubier sauvage: telle elle était à El Bridja, à Misour, telle elle est ici ; il n'y a qu'une différence: elle est moins large. Chemin faisant, j'aperçois à ma gauche un grand îlot de verdure: El Arzan; les arbres que je distingue entourent un groupe de qçars appartenant aux Oulad el Hadj. Je traverse pendant quelques minutes des champs qui en dépendent. A 6 heures du matin, j'arrive sur les bords de la Mlouïa; elle coule au niveau de la plaine: plus de trace de la tranchée où je l'ai vue jusqu'à présent; elle est séparée du sol de sa vallée par deux berges sablonneuses en pente douce, à 1/5, de 3 mètres de hauteur. Le lit a 120 mètres de large ; l'eau y occupe en général 35 à 40 mètres ; le reste est tantôt nu, tantôt couvert d'herbages et de tamarix. Il se trouve ici un gué où je franchis le fleuve: il a 50 mètres de large, 1,20 m de profondeur, un courant rapide; les eaux ont la même couleur jaune que je leur ai vue dès Qçâbi ech Cheurfâ. Je viens de les traverser pour la dernière fois: je quitte la Mlouïa pour ne plus la revoir. La marche se continue dans la vallée ; elle est toujours unie, déserte, sablonneuse; sur son sol devenu doux, on ne sent plus de gravier; elle demeure en grande partie nue: à peine y pousse-t-il quelques touffes d'herbe. J'aperçois des vols

de gangas, les premiers que je voie au Maroc. A 8 heures, je passe non loin de Tiissaf, frais rideau vert cachant plusieurs çqars sous ses ombrages. A quelque distance de là, le sol change de nature: d'uni, il devient ondulé; les pierres se mêlent au sable: c'est le commencement du Rekkam. J'y marche jusqu'au soir: il ne cessera d'être ce qu'il est maintenant: une série d'ondulations légères, côtes et terrasses s'étageant, succédant insensiblement à la plaine. Ces échelons successifs forment une rampe large et basse dont le sommet est un plateau s'étendant au loin. Sol tantôt sable, tantôt roche d'un jaune clair; des touffes d'halfa y poussent çà et là : c'est la seule végétation qui s'y montre.

Je cheminai ainsi, lorsque se produisit un fait qui faillit mettre fin à mon voyage. De mes trois zetats, l'un, nommé Bel Kasem, était un honnête homme; les deux autres s'étant figuré, à la blancheur de mes habits, à la bonne mine de mon mulet, et, paraît-il, d'après les dires de Juifs d'El Outat, que j'étais chargé d'or, ne s'étaient offerts à m'escorter que dans le but de me piller. Rien ne parut d'abord. A midi et demi, comme je marchais en tête de la caravane, prenant mes notes, je me sentis tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de ma monture: puis on me rabattit mon capuchon sur la figure, et mes deux zetats se mirent à me fouiller: l'un me tenait, pendant que l'autre me visitait méthodiquement. A cette vue, Bel Kasem d'accourir : il brandit son fusil, menace, veut empêcher le pillage; mais il est impuissant à arrêter ses compagnons: tout ce qu'il peut est de prendre ma personne sous sa protection: il me rend la liberté et assiste, les larmes aux yeux, au déballage de mes effets. On m'avait pris ce que j'avais sur moi; on se mit à chercher dans mon bagage: il était léger: on n'y trouva pas grand'chose; mes deux zetats s'emparèrent de ce que j'avais d'argent (une fort petite somme) et des objets qui leur parurent bons à quelque usage ; on me laissa comme sans valeur les seules choses auxquelles je tinsse: mes notes et mes instruments. Puis on me fit remonter sur mon mulet et on continua la route, Bel Kasem mélancolique d'avoir vu violer sous ses yeux son anaïa, mes deux voleurs mécontents de n'avoir fait que demi-besogne, étonnés de n'avoir pas trouvé plus d'argent et se reprochant de m'avoir laissé les seules choses qu'ils ne m'avaient pas prises, la vie et mon mulet. Durant le reste de cette journée et durant toute celle du lendemain, ils discutèrent ce sujet, pressant Bel Kasem de m'abandonner, de les laisser me dépêcher d'un coup de fusil, lui faisant des offres, lui promettant sa part. Bel Kasem fut inébranlable et déclara qu'ils n'auraient ma vie qu'avec la sienne; il leur fit des raisonnements: comment feraient-ils au retour s'ils n'apportaient à El Asri la lettre de son fils prouvant mon arrivée à Debdou ? Ma mort connue, ce Juif, envers qui ils s'étaient engagés à me conduire, se vengerait : son seigneur était un des hommes les plus puissants d'une fraction des Oulad el Hadj beaucoup plus nombreuse que la leur : elle s'armerait contre eux et les ruinerait. Cette dernière considération, jointe à l'attitude ferme de Bel Kasem et à l'adresse qu'il eut de faire traîner la discussion en longueur, me sauva. En approchant de Beni Riis, on décida qu'il ne me serait pas fait de mal, et qu'on me forcerait, en vue de Debdou, à envoyer un billet au jeune Israélite, annonçant mon arrivée, demandant la lettre pour son père, et déclarant que mon escorte avait été parfaite. Ce fut au dernier moment et en désespoir de cause que ce plan fut accepté : jusque-là la discussion ne cessa pas; je n'en perdais pas un mot. Étrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie ou sa mort par si peu d'hommes, et de ne rien pouvoir pour sa défense. Il n'y avait point à agir. J'étais sans armes : un revolver était dans mon bagage; il m'avait été pris: l'eussé-je eu, il ne m'eut point servi: que faire seul dans le désert, au milieu de tribus où tout étranger est un ennemi ? Il n'y avait qu'un parti à prendre: la patience ; elle m'a réussi. Au moment de la bagarre, le rabbin Mardochee s'était bien conduit: il était venu à mon secours; mais que pouvait-il ? On lui fit sentir la pointe d'un sabre et on l'écarta. Quant à mon domestique et aux Juifs qui s'étaient joints à moi, ils se sauvèrent le plus loin qu'ils purent, et on ne les revit que

lorsque nous eûmes recommencé à marcher.

Après cet incident, nous reprîmes notre route, continuant à cheminer dans le Rekkam jusqu'au soir. A 5 heures, nous arrivons à une crête; à nos pieds s'ouvre un petit ravin à flancs rocheux et escarpés: un chemin raide nous conduit au fond; celui-ci n'a pas plus de 30 mètres de large; nous le suivons pendant un instant; à 5 heures un quart, nous nous arrêtons. Nous sommes presque à la bouche du ravin: à quelques pas d'ici, ses flancs tombent brusquement et le ruisseau entre en plaine. Nous nous abritons dans un creux de rocher et nous y passons la nuit.

De toute la journée, je n'ai rencontré personne sur la route. Hors la Mlouïa et l'Ouad Chegg el Ard, je n'ai traversé qu'un cours d'eau de quelque importance; il coulait dans le Rekkam : au point où je l'ai passé, une qoubba et un cimetière se trouvaient sur sa rive, et une dizaine de palmiers dans son lit; ce dernier avait 20 mètres de large, moitié sable, moitié roche; un filet d'eau courante de 2 mètres y serpentait à l'ombre de lauriers-roses. Ras Rekkam est une butte isolée, de 30 à 40 mètres de hauteur; elle est, comme tout le massif, moitié sable, moitié roche jaune: seul accident de terrain du Rekkam, elle se voit de loin malgré son peu d'élévation: je l'apercevais des Oulad Khaoua, avant d'arriver à El Bridja. Pendant la fin de la journée, j'ai devant les yeux un massif de montagnes sombres; je m'y engagerai demain: derrière lui, est Debdou. Tout le jour, j'ai continué à apercevoir la vallée de la Mlouïa; elle reste jusqu'au dernier moment ce qu'elle était plus haut, avec cette différence qu'elle se rétrécit de plus en plus; le flanc gauche en est toujours formé par le Moyen Atlas qui, tout en restant élevé, décroît à partir du mont Reggou. Celui-ci est le dernier dont la cime soit couverte de neige. On n'en voit plus à l'est de ce sommet.

Dj. Oulad Ali. Dj. Reggou.



Djebel Oulad Ali el Djebel Reggou. (Les parties ombrées des montagnes sont couverte de neige.)
(Vue prise du chemin de Outat Oulad el Hadj à Debdou, à 2 ½ km d'Outat Oulad el Hadj.) Croquis de l'auteur.

13 mai.

Départ à 4 heures du matin. D'ici partent deux chemins pour Debdou : l'un en plaine, par la vallée de la Mlouïa; l'autre en montagne, par les monts Debdou, qui en forment le flanc droit. Je prends le dernier, le premier étant périlleux pour mes zetats, dont la fraction est en guerre avec Rechida, près d'où il faudrait passer. Je continue à marcher dans le Rekkam, me dirigeant vers le massif qui se dresse devant moi; j'arrive à son pied à 8 heures du matin. Je gravis une longue rampe, accidentée, coupée de vallées et semée de collines, sans pentes raides; le sol est pierreux, souvent rocheux, en grande partie tapissé d'halfa, avec quelques arbres, rares d'abord, de plus en plus nombreux à mesure que l'on monte. A midi, je parviens au sommet: le terrain cesse d'être mouvementé: on débouche sur un vaste plateau. Une épaisse forêt le couvre: elle est composée de grands arbres, arar, taqqa, kerrich de 6 à 8 mètres de hauteur. Ce plateau boisé, qui couronne la chaîne, porte le nom de Gada Debdou; dans le pays, on l'appelle la Gada. Le sol, tantôt pierres, tantôt terre, y est uni. Beaucoup d'eau: sources et mares. Sous les arbres, la terre est un tapis de gazon et de mousse. Il y a des clairières ; elles sont rares: les unes sont couvertes de gazon; j'en traverse d'autres en partie cultivées appartenant aux habitants de Rechida : ce qçar est à peu de

distance à l'ouest, sur le revers occidental du plateau.

Je marche jusqu'à 3 heures dans cette forêt, l'une des plus belles que j'aie vues au Maroc. A 3 heures, j'arrive à une crête: à mes pieds se creuse un profond ravin dont les pentes inférieures sont garnies de cultures, les parties hautes sont rocheuses et boisées. Dans le bas coule un torrent, l'Ouad Beni Riis, dont la source est ici. Je quitte le plateau et descends par un chemin raide et difficile vers le fond du ravin. Je l'atteins à 4 heures et demie, à Oulad Ben el HouI, village des Beni ijiis. Je fais halte à 5 heures moins un quart, chez un ami de Bel Kasem, en la maison de qui celui-ci se hâte de me mettre en sûreté.

Toute la marche d'aujourd'hui s'est faite dans le désert: pas un être vivant sur le chemin. Le seul cours d'eau que j'aie vu est l'Ouad Beni Riis; je l'ai traversé cinq minutes avant de m'arrêter; il avait 3 mètres de large, 0,25 m de profondeur, un courant impétueux: c'est un torrent bondissant sur un lit de roches et de grosses pierres.

Oulad Ben el HouI est un grand village appartenant aux Beni Riis, fraction des Oulad el Hadj. Il est construit en long des deux côtés de l'Ouad Beni Riis. Le ravin où il se trouve n'a aucune largeur au fond; ses flancs sont couverts de maisons vers le bas, puis de cultures coupées de cactus; plus haut, c'est boisé: de grands troupeaux de chèvres paissent dans cette dernière région; très escarpés près du sommet, les flancs sont raides dès leur pied. Les habitations des Beni Riis sont semblables à celles des Riata : elles sont en pisé, très basses et mal construites. Les Beni Riis sont une des trois fractions des Oulad el Hadj reconnaissant l'autorité du sultan.

14 mai.

Les Hamouziin ne peuvent aller au delà d'Oulad Ben el HouI. Leur groupe est en démêlés avec les tribus des environs de Debdou. Bel Kasem me confie pour la fin du trajet à mon hôte et à trois autres de ses amis; ses deux compagnons leur recommandent longuement de ne me laisser entrer à Debdou qu'une fois la lettre convenue entre leurs mains. Départ à 6 heures du matin. Je descends l'Ouad Beni Riis; sa vallée reste ce qu'elle était hier, couverte de champs dans le bas, hérissée de roches et boisée dans le haut. Au bout d'un quart d'heure, j'arrive au confluent de l'Ouad Beni Riis avec l'Ouad Oulad Otman, petit cours d'eau de même force que lui. Je remonte cette nouvelle vallée: elle est identique à celle d'où je sors, mais plus large au début. J'en suis le fond quelque temps; bientôt elle se rétrécit : elle devient enfin un ravin étroit, rocheux, sans trace de cultures, boisé depuis le lit du torrent jusqu'au sommet des flancs. Je la quitte alors; je gravis son flanc droit: la montée, au milieu de grands blocs de roche, est très difficile. A 8 heures et demie, je parviens au sommet; je continue à marcher sous bois: les forêts que je vois ce matin sont en tout semblables à celles que j'ai traversées hier; ce plateau fait partie de la Gada. A 9 heures moins un quart, Debdou apparaît : une petite ville, dominée par son minaret, étale à mes pieds ses maisons roses au fond d'une verte vallée; alentour s'étendent des prairies et des jardins; au-dessus s'élèvent de hautes parois de roc, aux crêtes boisées que couronne la Gada. Je descends vers ce lieu riant. Un chemin pierreux, raide et pénible, y conduit. A 10 heures, je suis à Debdou. Mes zetats, qui, n'ayant pas été mis dans le secret de l'aventure, n'ont rien compris aux recommandations des Hamouziin, me laissent entrer aussitôt.

J'ai rencontré beaucoup de monde sur la route. L'Ouad Oulad Otman, seul cours d'eau que j'aie traversé, avait 3 mètres de large, 20 centimètres de profondeur, une eau claire et courante.

Debdou est située dans une position délicieuse, au pied du flanc droit de la vallée, qui

s'élève en muraille perpendiculaire à 80 mètres au-dessus du fond ; il forme une haute paroi de roche jaune, aux tons dorés, que de longues lianes rayent de leur feuillage sombre. Au sommet se trouve un plateau, avec une vieille forteresse dressant avec majesté au bord du précipice ses tours croulantes et son haut minaret. Au delà du plateau, une succession de murailles à pic et de talus escarpés s'élève jusqu'au faite du flanc. Là, à 500 mètres au-dessus de Debdou, se dessine une longue crête couronnée d'arbres, la Gada. Des ruisseaux, se précipitant du sommet de la montagne, bondissent en hautes cascades le long de ces parois abruptes et en revêtent la surface de leurs mailles d'argent. Rien ne peut exprimer la fraîcheur de ce tableau. Debdou est entourée de jardins superbes: vignes, oliviers, figuiers, grenadiers, pêchers y forment auprès de la ville de profonds bosquets et au delà s'étendent en ligne sombre sur les bords de l'ouad.

Djebel Mergeshoum.



Debdou et vallée de l'Ouad Debdou. (Les parties ombrées des montagnes sont boisées.)
(Vue prise du flanc droit de la vallée, entre Debdou et Qaçba Debdou.)
Croquis de l'auteur.

Le reste de la vallée est couvert de prairies, de champs d'orge et de blé se prolongeant sur les premières pentes des flancs. La bourgade se compose d'environ 400 maisons construites en pisé; elles ont la disposition ordinaire: petite cour intérieure, rez-de-chaussée et premier étage; comme à Tlemsen, bon nombre de cours et de rez-de-chaussée sont au-dessous du niveau du sol. Les rues sont étroites, mais non à l'excès comme dans les çars. Point de mur d'enceinte. La localité est alimentée par un grand nombre de sources dont les eaux sont délicieuses et restent fraîches durant l'été ; l'une d'elles jaillit dans la partie basse de Debdou, à la limite des jardins. Le voisinage en est abondamment pourvu: Qaçba Debdou, la vieille forteresse qui domine la ville, en possède plusieurs dans son enceinte. Debdou est soumise au sultan ainsi que les villages de sa vallée; la population de ces divers points est comprise sous le nom d'Ahel Debdou. Point de qaïd, point de chikh, point de dépositaire de l'autorité; le pays se gouverne à sa guise, et tous les ans le qaïd de Taza, de qui relève le district, ou un de ses lieutenants, y fait une tournée, règle les différends et perçoit l'impôt. La population de Debdou présente un fait curieux, les Israélites en forment les trois quarts; sur environ 2000 habitants, ils sont au nombre de 1500. C'est la seule localité du

Maroc où le nombre des Juifs dépasse celui des Musulmans.

Debdou est le premier point que je rencontre faisant un commerce régulier avec l'Algérie : un va-et-vient continuel existe entre cette petite ville et Tlemsen. Les négociants israélites y cherchent les marchandises qui ailleurs viennent des capitales marocaines ou de la côte; ils les emmagasinent chez eux, et les écoulent peu à peu sur place et dans les marchés du voisinage. Debdou a quelques relations avec Fâs et Melilla, mais ses seuls rapports importants sont avec l'Algérie ; il en sera de même des centres par lesquels je passerai désormais, Qaçba el Aïoun et Oudjda.

Debdou et le massif de montagnes qui porte son nom nourrissent de grands troupeaux de chèvres, des vaches et d'excellents mulets dont la race est renommée.

3°. - DE DEBDOU A LALLA MARNIA.

Arrivé à Debdou dépouillé de tout argent, sans un centime, j'eusse été fort embarrassé si je n'avais été près de la frontière. Je n'étais qu'à trois ou quatre journées de Lalla Marnia. Je vendis mes mulets: cela me fournit de quoi gagner la frontière française sur des animaux de louage.

15 mai.

Je me mets en route avec une nombreuse caravane de Juifs se rendant au tenin du Za. On arrivera demain à Dar Ech Chaoui, lieu du marché; aujourd'hui, on va à Qaçba Moulei Ismaïl, sur l'Ouad Za. Environ trente Israélites, montés la plupart sur des mulets, forment la caravane ; elle est protégée par six zetats à pied, Kerarma auxquels on paie un prix convenu au départ, tant par Juif, tant par mulet, tant par âne.

Départ à 9 heures du matin. Je descends la vallée de l'Ouad Debdou; le sol en est terreux, semé de quelques pierres ; elle reste tout le temps ce qu'elle était au départ, si ce n'est que les cultures y diminuent: elles n'occupent bientôt qu'une partie du fond, dont le reste se couvre de hautes broussailles où surgissent çà et là quelques grands arbres. A 10 heures et demie, je suis à l'extrémité de la vallée et j'entre dans la plaine de Tafrâta : c'est une immense étendue déserte, unie comme une glace, à sol de sable; souvent pendant plusieurs années cette surface reste nue, stérile, sans végétation; à cette heure, grâce aux pluies de l'hiver, elle est clairsemée d'herbe tendre: cela lui donne un aspect verdoyant qu'elle a rarement; en deux points se trouvent des daïas, ou maders, où le sol est vaseux, coupé de flaques d'eau et couvert de hautes herbes. La plaine s'étend à l'ouest jusqu'à la Mlouïa : de ce côté, on aperçoit dans le lointain les montagnes bleues des Riata et du Rif et la ligne basse du Gelez dominée par la cime du Djebel Beni Bou Iabi; à l'est, elle est bordée par un demi-cercle de montagnes grises moins hautes que le Djebel Debdou, auquel elles se rattachent; au sud, par le Djebel Debdou s'étendant jusqu'à Rechida; au nord, par les deux sommets bruns du Mergeshoum et la ligne blanche du Gelob, vers lequel je marche. Je franchis ce dernier à 3 heures et demie; c'est un bourrelet calcaire de peu de hauteur qui se traverse en quelques minutes. De là je passe dans une plaine ondulée à sol terreux semé de pierres, presque nue; les mêmes herbes que dans le désert de Tafrâta y poussent, mais rares, ne déguisant nulle part l'aspect jaune de son sol. Elle paraît bornée au sud par le Mergeshoum et le Gelob, au nord et à l'est par l'Ouad Za. J'y marche le reste de la journée. A 5 heures 50, je me trouve à la crête d'un talus: au-dessous, la vallée de l'Ouad Za s'étend à mes pieds, remplie de cultures, de jardins et de douars. Le talus est peu élevé et en pente douce; il est composé moitié

de sable, moitié de roche (galets roulés) : je le descends et j'entre dans la vallée; au milieu d'elle se dressent, sur une butte isolée, les ruines imposantes d'une vieille forteresse: c'est Qaçba Moulei Ismaïl, détachant ses hautes murailles roses sur le fond vert du sol. Je marche vers elle, cheminant au milieu des champs et des arbres fruitiers, franchissant à chaque pas des canaux d'eau limpide. A 6 heures, j'y parviens: c'est le terme de ma route d'aujourd'hui.

Je n'ai rencontré personne sur mon parcours depuis l'entrée dans le Tafrâta. Les deux seuls cours d'eau de quelque importance que j'aie traversés sont: l'Ouad Debdou (3 mètres de large, 20 centimètres de profondeur, eau claire et courante coulant sur un lit de gravier; pas de berges) et Aïn Hammou (2 mètres d'eau coulant sur un lit large de 4 mètres, encaissé entre des berges de sable de 15 mètres de haut).

Qaçba Moulei Ismaïl porte aussi le nom de Taourirt : on la désigne d'habitude dans le pays sous cette dernière appellation. Elle s'élève sur un mamelon isolé, dans un coude de l'Ouad Za, dont la vallée s'élargissant forme une petite plaine: la vallée, bordée à gauche par la rampe que j'ai descendue, l'est à droite par un talus escarpé, partie sable, partie roche jaune, de 60 à 80 mètres de haut. Le fond présente l'aspect le plus frais et le plus riant; il est tapissé de cultures et d'une multitude de bouquets d'arbres, oliviers, grenadiers, figuiers, taches sombres sur cette nappe verte. Au milieu se dressent une foule de tentes dispersées par petits groupes, disparaissant sous la verdure. Les rives de l'Ouad Za, dans cette région, présentent partout même aspect: elles sont d'une richesse extrême; cette prospérité est due à l'abondance des eaux de la rivière; jamais elles ne tarissent: c'est une supériorité du pays de Za (on appelle *blad Za* les bords du cours d'eau) sur Debdou et ses environs, où les belles sources que j'ai vues se dessèchent en partie pendant les étés très chauds.

Qaçba Moulei Ismaïl, ou Taourirt, est une enceinte de murailles de pisé, en partie écroulée, dont il reste des portions importantes ; les murs, bien construits, sont élevés et épais, garnis de banquettes, flanqués de hautes tours rapprochées; ils sont du type de ceux de Meknâs et de Qaçba Tâdla. De larges brèches s'ouvrent dans l'enceinte, qui n'est plus défendable. Au milieu s'élève, sur le sommet de la butte, que les murailles ceignent à mi-côte, un bâtiment carré de construction récente servant aux Kerarma à emmagasiner leurs grains: la tribu a ici la plupart de ses réserves. Cette sorte de maison, neuve, mal bâtie, basse, contraste avec l'air de grandeur des vieilles murailles de la Qaçba.

Départ à 6 heures un quart du matin. Je remonte la vallée du Za; elle reste ce qu'elle était à Taourirt, couverte de cultures et de jardins et très peuplée. A 7 heures, une maison se dresse au haut de la rampe qui en forme le flanc gauche : c'est Dar Ech Chaoui, résidence de Chikh Ben Ech Chaoui, chikh héréditaire et aujourd'hui qaïd des Kerarma, tribu à laquelle appartient cette portion du Za. Je monte vers la maison; au pied de ses murs, sur le plateau dont elle occupe le bord, se trouve le marché auquel se rend ma caravane, Tenin el Kerarma. J'y fais halte. On distingue d'ici la vallée de l'Ouad Za à une certaine distance vers le sud ; jusqu'à un tournant où on la perd de vue, elle garde même aspect, toujours verte, toujours habitée.

DJEBEL MERGESHOUM.



Vallée de l'Ouad Za et Djebel Mergeshoum. (Vue prise de Dar Ech Chaoui.)
Croquis de l'auteur.

Le marché où je suis, très animé d'habitude, l'est peu aujourd'hui: les habitants de la rive gauche de la Mlouïa n'ont pu s'y rendre, le fleuve étant infranchissable depuis plusieurs jours. Il est toujours gros en cette saison; c'est l'époque de sa crue: qu'il pleuve ou non, les eaux en sont fortes et difficiles ou impossibles à passer de la mi-avril à la mi-juin.

Je quitte le marché à 1 heure. J'ai pris deux zetats Chedja, qui me conduiront à Qaçba el Aïoun: où j'arriverai demain. Je redescends dans la vallée du Za et je la traverse ainsi que la rivière; puis je gravis le talus qui en forme le flanc droit. Parvenu au sommet, je me trouve dans une plaine sablonneuse ondulée. Je suis dans le désert d'Angad; j'y resterai jusqu'à mon arrivée à Lalla Marnia. C'est une plaine immense ayant pour limites: à l'ouest, l'Ouad Za et la Mlouïa; à l'est, les hauteurs qui bordent la Tafna; au nord, le Djebel Beni Iznâten¹; au sud, les djebels Beni Bou Zeggou et Zekkara faisant suite au Mergeshoum. Parfaitement plate au centre, elle est ondulée sur ses lisières nord et sud, d'une manière d'autant plus accentuée qu'on se rapproche davantage des montagnes qui la bordent. Le sol en est sablonneux; il est dur lorsqu'il est sec, et forme une vase glissante, où la marche est difficile, aussitôt qu'il pleut. Nu d'ordinaire, le désert d'Angad se couvre d'une herbe abondante après les hivers humides; cette année, la surface en est toute verte: c'est un bonheur pour les tribus nomades, dont les troupeaux trouvent à foison la nourriture que d'habitude il faut chercher dans le Dahra. Cette bonne fortune arrive rarement: la plaine, si riante en ce moment, vient d'être durant cinq années nue et stérile, triste étendue de sable jaune sans un brin de verdure. Le désert d'Angad est occupé par trois tribus nomades, les Mhaïa, les Chedja et les Angad. En outre, plusieurs tribus montagnardes qui habitent ses limites empiètent sur lui en des endroits de sa lisière: ainsi le cours de l'Ouad Mesegmar est garni de cultures et de douars appartenant aux Beni Bou Zeggou. Cette plaine, jusqu'à la frontière française, est, ainsi que les montagnes qui la bordent, soumise au sultan; il en est de même du pays que je traverse depuis Debdou. La réduction de ces contrées est complète et réelle, mais ne date que de 1876; elle est le résultat de l'expédition que fit alors Moulei el Hasen et dans laquelle il vint jusqu'à Oudjda. Auparavant, presque toute la contrée était insoumise. Je chemine dans le désert d'Angad jusqu'à 5 heures un quart; à ce moment j'arrive au bord de l'Ouad Mesegmar; je le traverse et je m'arrête sur sa rive droite, dans une tente où je passerai la nuit.

Sur ma route, il y avait un assez grand nombre de passants; ils revenaient comme moi du marché. J'ai vu peu de lieux habités, quelques rares douars des Beni Bou Zeggou; ils étaient petits, de 6 à 8 tentes chacun, et isolés les uns des autres. L'Ouad Za, au point où je l'ai passé, avait un lit de sable de 80 mètres de large: l'eau y occupait 20 mètres; elle avait 80 centimètres de profondeur et un courant rapide. De cette rivière à l'Ouad Mesegmar, j'ai traversé des ruisseaux sans importance, ayant un peu d'eau par suite des pluies récentes; plusieurs étaient difficiles à

¹ Les Beni Iznâten (Beni Zenâta) sont une grande tribu qui est désignée d'habitude sur nos cartes sous le nom de Beni Snassen.

franchir à cause de leurs berges escarpées, hautes souvent de 7 à 8 mètres, qui en faisaient de vraies coupures dans la plaine. L'Ouad Mesegmar a 6 mètres de large, dont 3 remplis d'eau courante; il coule entre deux berges de sable à 1/1 de 20 mètres de hauteur. Le point où je l'ai atteint est le plus haut de la bande de cultures qui le borde; il n'y a pas de tentes au-dessus de celle où je suis. Ici et tout le long du cours d'eau, en le descendant, les deux rives sont garnies de champs, de jardins, de grands arbres et de nombreuses tentes, les unes isolées, les autres groupées par deux ou trois. C'est un ruban vert, moucheté de noir, se déroulant dans le désert.

Les tentes du Za étaient en flidj, celles de l'Ouad Mesegmar sont en nattes grossières : toutes sont vastes. Point de maison dans le Za, sauf celle de Chikh Ben Ech Chaoui. Il y en a une sur l'Ouad Mesegmar; elle est à quelques pas d'ici: c'est la résidence du qaïd des Beni Bou Zeggou. Ce dernier, Qaïd Hamada, était le chikh de la tribu avant d'en être qaïd de par le sultan; c'était le plus grand pillard de la contrée avant 1876; à présent, au contraire, il est d'une sévérité extrême contre les voleurs et fait régner l'ordre le plus rigoureux sur son territoire.

20 mai.

Départ à 5 heures un quart du matin. Je continue à cheminer dans le désert d'Angad. J'arrive à 11 heures du matin à Qaçba el Aïoun. La marche était difficile à cause de l'état du sol, détrempé par des pluies récentes. Je n'ai rencontré personne durant le trajet. Les cours d'eau que j'ai franchis sont au nombre de deux: l'Ouad Metlili (lit de 5 mètres; 1,50 m d'eau ; berges de sable de 12 mètres de hauteur ; ce cours d'eau prend, me dit-on, sa source au Djebel Beni Isla); l'Ouad el Qceb (25 mètres de large; lit de galets, à sec ; berges de sable, à pic, hautes de 15 mètres. Cette rivière prend sa source chez les Beni Isla et se jette dans la Mlouïa chez les Beni Oukil; elle reçoit, m'assure-t-on, l'Ouad Mesegmar sur sa rive gauche).

Qaçba Aïoun Sidi Mellouk, appelée d'ordinaire Qaçba el Aïoun, s'élève isolée au milieu du désert d'Angad. Aux environs, apparaissent quelques cultures et un certain nombre de petits douars des Chedja. La Qaçba est une enceinte rectangulaire de murs de pisé ayant 4 à 5 mètres de haut et 30 à 40 centimètres d'épaisseur; ni banquettes, ni fossés. A l'intérieur sont des maisons, la plupart en mauvais état, n'ayant qu'un rez-de-chaussée; elles sont bâties par pâtés, séparés tantôt par de larges passages, tantôt par des places: point de rues proprement dites, et moins encore de ces ruelles étroites qu'on voit dans les qçars. Un grand nombre d'habitations sont blanchies. Au milieu de la Qaçba, sont creusés plusieurs puits qui l'alimentent. La vue intérieure de Qaçba el Aïoun rappelle de loin celle de certains quartiers de Géryville: mêmes voies larges, mêmes demeures basses, même population de petits marchands. En dehors de l'enceinte, vers l'angle nord-est, se trouve un bouquet d'arbres et, au milieu, la qoubba de S. Mellouk; auprès jaillissent plusieurs sources, donnant une eau abondante et bonne; on les appelle Aïoun S.Mellouk, d'où le nom de la Qaçba. Celle-ci est ancienne, mais tombait en ruine et était déserte lors de l'expédition de Moulei El Hasen en 1876. Il la restaura et y installa la garnison qui s'y trouve: elle se compose d'une centaine de réguliers (askris), commandés par un ara. Qaçba el Aïoun est en outre la résidence du qaïd des Chedja, Chikh Hamida ech Chergi, chef suprême dans la place; il a auprès de lui son lieutenant et quelques hommes du makhzen. Les autres habitants sont des marchands musulmans et juifs, ceux-ci originaires de Debdou ou de Tlemsen, qui vendent des denrées d'Europe et d'Algérie aux soldats et aux tribus des environs.

Le sultan croit avoir ici 600 réguliers commandés par un ara, Hadj Mohammed : de fait, il y possède 100 ou 150 malheureux qui n'ont de soldats que le nom. Il envoie 5 000 fr. par mois

pour la solde de la troupe: les hommes ne touchent rien, sont nus et meurent de faim; l'ara et ses lieutenants gardent tout.

Le commerce de Qaçba el Aïoun a de l'importance. Les boutiques installées dans son enceinte sont bien approvisionnées. Chaque semaine, se tient au pied de ses murs un marché, le Tlâta Sidi Mellouk. Ce jour-là, les tribus des environs, celles de la montagne comme celles de la plaine, viennent en foule, apportant des laines, des tellis, des flidjs, des tapis, des peaux, et les échangeant contre des objets de provenance algérienne, cotonnades, etc. Les années de bonne récolte, les petits marchands de la Qaçba font d'excellentes affaires: ils vendent en grande quantité du café, de l'eau-de-vie, du vin, du thé, du sucre, du kif, des cotonnades, des faïences, des verres, des bougies, des belras, de la mercerie, du papier, aux soldats et aux tribus voisines, dont quelques-unes, les Beni Iznâten surtout, sont très riches. Quand la terre est stérile, que la moisson manque, qu'il y a disette, le trafic est nul: c'est ce qui a eu lieu ces derniers temps. Cette année, beaucoup de pluie est tombée au printemps; on espère une excellente récolte; depuis cinq ans on manquait d'eau, il y avait sécheresse et famine.

21 mai.

Séjour à Qaçba el Aïoun. Une pluie torrentielle qui tombe depuis hier soir m'empêche de partir.

On est fort enflammé ici des exploits du *Cherif* (c'est le nom qu'on donne dans le Maroc au Mahdi), que la grâce de Dieu a rendu invulnérable et invincible, qui a chassé les Chrétiens d'Égypte et qui marche sur Tunis: on a reçu à Fâs plusieurs lettres de lui: le sultan les a fait lire dans les mosquées. Moulei El Hasen est en ce moment à Meknâs; il a ordonné des levées de troupes considérables: onze corps sont prêts à l'heure qu'il est, deux sur le Sebou, neuf dans le Sous; ils présentent un effectif total de 40,000 hommes et sont formés de contingents tirés des tribus les plus guerrières du royaume de Merrâkech et du Sous. C'est contre les Français que se font ces préparatifs. Au mois de rumdân, le sultan se mettra à la tête des troupes, et en avant vers Oudjda ! - Ce sont les réguliers et les mkhaznis de la Qaçba qui racontent ces fables: ils y croient, et cette perspective de guerre leur fait faire la grimace. Des bruits aussi ridicules et plus encore circulent dans toute l'étendue du Maroc. Partout les esprits y sont occupés des événements du Soudan égyptien, qui grossissent dans des proportions fantastiques en traversant l'Afrique. A Tisint, à Tatta, dans le Sous, le Cherif, après avoir conquis l'Égypte, avait pris Tripoli, Tunis, Alger, et avait mis à mort tout ce qui était chrétien. Dans la vallée du Ziz, il n'était pas à Alger, mais Tunis était tombé en son pouvoir et les Français vaincus fuyaient devant lui. A Debdou, il était à Tripoli. A Qaçba el Aïoun et à Oudjda, il n'a conquis que l'Égypte, avec le Caire et Alexandrie. Partout, aussi bien dans le sud qu'ici, chez les Ida ou Blal et dans le Sous comme chez les Berâber, on est curieux de ces nouvelles: aussitôt que j'arrivais en un lieu, la première question qu'on m'adressait, à titre d'étranger, était: « Quelles nouvelles du Cherif ? ». Mais, si l'on s'occupe de lui, on paraît s'en occuper avec calme et attendre patiemment qu'il vienne, sans se soucier de prendre les armes pour lui tendre la main. En résumé, il excite une vive curiosité, mais peu d'enthousiasme, surtout dans les tribus indépendantes. Les tribus soumises, en général plus dévotes, plus instruites, plus fanatiques que les autres, moins occupées par des luttes de chaque jour avec les voisins, prêtent une attention plus vive et seraient plus faciles à soulever. Tel était l'état des esprits lors de mon voyage. Nulle part on ne désire la guerre sainte ; mais l'ignorance, qu'entretient la politique craintive des puissances européennes, est si grande que tout peut arriver:

malgré le calme actuel, il suffirait que soit le sultan, soit quelque grand chef religieux, comme Chikh Mohammed El Arabi el Derkaoui, levât l'étendard de la guerre sainte pour réunir en quelques jours une armée de 50 000 hommes. Cette masse, animée plutôt par l'espoir du pillage que par le zèle religieux, s'évanouirait à la première défaite, et se doublerait au moindre succès.

22 mai.

Départ à 6 heures et demie du matin. Je reprends ma route dans le désert d'Angad, cheminant au milieu de la plaine, avec mes deux chaînes monotones à droite et à gauche. Ce sont deux longues lignes de montagnes sombres, à peu près de même hauteur, nues l'une et l'autre comme tous les massifs que j'ai vus depuis le Djebel Debdou. Au flanc du Djebel Beni Iznâten apparaissent de nombreuses taches noires, villages et jardins. Le sol ne change pas : il demeure sablonneux et couvert d'herbages; après Qaçba el Aïoun, il est pendant trois ou quatre kilomètres semé de quelques arbres. Je rencontre des douars, plusieurs troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres, et, en un ou deux points, des cultures. Profitant du bienfait de la pluie, qui vient de fertiliser les sables de l'Angad, les Chedja se sont hâtés d'ensemencer quelques parcelles de terre. Durant toute la journée le pays reste très plat; ce n'est qu'en approchant d'Oudjda que deux accidents de terrain changent l'aspect du désert. Vers le nord, une côte en pente douce, parallèle au Djebel Beni Iznâten, se projette en avant de lui dans la plaine et se termine au cours de l'Isli. Vers l'est, on voit la fameuse Koudia el Khodra, théâtre du champ de bataille de l'Isli; de loin, elle apparaît comme un long talus verdoyant, bas, à crête uniforme, barrant toute la plaine d'Angad depuis le Djebel Zekkara, dont il se détache et auquel il est perpendiculaire, jusqu'à la côte qu'on vient de signaler: entre celle-ci et El Koudia el Khodra, se trouve une trouée où passe l'Ouad Isli. A 2 heures 40, je parviens à cette rivière. Elle a 12 mètres de large et 70 centimètres de profondeur ; le courant est rapide ; le lit, de gros galets, est en entier couvert par les eaux ; deux berges de sable à 1/1, de 8 mètres de haut, l'encaissent. L'ouad coule au pied même de El Koudia el Khodra : sa berge droite se confond avec le versant occidental de ces hauteurs. Je commence à monter au sortir de la rivière: côte douce, mélange de terre et de pierres; à 2 heures 50, je suis au sommet. Un plateau s'y étend, ridé d'ondulations légères; il est couvert d'herbe ; le sol en est terreux, avec des pierres et des endroits rocheux. Je le traverse. A 3 heures et demie, j'en atteins le bord oriental. Depuis quelque temps, j'aperçois Oudjda, étalant au-dessous de moi ses maisons blanches au milieu de grandes plantations d'oliviers. Une rampe, pareille à celle qui le limite à l'ouest, courte et douce, borne ici le plateau. Je la descends et ne tarde pas à entrer dans les jardins d'Oudjda : vastes et bien cultivés, ombragés d'une multitude d'arbres, ils sont la seule chose digne d'attention en ce lieu. Je m'arrête, à 4 heures un quart, dans un des foudoqs de la ville.

Oudjda est située au pied de El Koudia el Khodra, en terrain plat, dans la plaine d'Angad, qui se prolonge au delà jusqu'à Lalla Marnia. C'est une fort petite ville: elle semble moins peuplée qu'El Qçar. La richesse et la prospérité y règnent; la présence d'un qaïd, de mokhaznis, le passage des caravanes, le commerce avec l'Algérie, y entretiennent l'animation et y apportent la fortune.

Un mokhazni à cheval m'a escorté de Qaçba el Aïoun à Oudjda; un autre m'accompagnera d'Oudjda à la frontière française. Il a suffi de les demander aux qaïds ; une escorte de ce genre s'accorde toujours, à condition de payer: le prix est modique. Le gouvernement concourt à fournir les zetats dans les régions du blad el makhzen trop peu sûres, comme celle-ci, pour y voyager seul. Chemin faisant, j'ai rencontré une caravane; elle se composait de marchands juifs venant de

Tlemsen et allant à Debdou. Hors l'Ouad Isli, je n'ai traversé qu'un cours d'eau de quelque importance: l'Ouad Bou Rdim (6 mètres de large; 1 mètre de profondeur; courant insensible; berges de 1,50 m d'élévation, à 1/1. Les eaux proviennent des pluies dernières; la rivière, à sec toute l'année, se gonfle à la moindre averse et se dessèche aussi vite: hier elle était infranchissable).

23 mai.

Départ d'Oudjda à 7 heures du matin. A 10 heures, je passe la frontière et j'entre en terre française. Peu après j'arrivai à Lalla Marnia, terme de mon voyage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.